

LES PIERRES DES COLLINES

C'est au hasard des randonnées parmi les pins, le thym et la garrigue, que me vint l'idée de raconter l'histoire de ces pierres que j'ai tellement foulées. Tantôt, sous la chaleur brûlante de l'été, renvoyée par les pierres blanches des Calanques. Tantôt, en admirant le lent et doux ruissellement des pluies d'automne sur quelques pierres ocre. Tantôt, encore, glissant au risque de me fouler une cheville sur les pierres grises, gelées en plein hiver par le Mistral dans les Alpilles ou le Luberon. Toutes ces pierres foulées aux pieds, sont non seulement belles à voir, mais elles « parlent ». Ainsi, voici l'histoire des pierres, de nos pierres. Car ces pierres, ce sont celles de nos collines provençales.

Tout a commencé alors qu'enfant, j'habitais à Marseille, rue d'Aix. J'allais à l'école communale des Présentines à la Place d'Aix, juste une petite dizaine d'années seulement après la dernière guerre de 39-45. C'était le temps où l'Alcazar faisait salle comble à chaque revue et représentation, et où j'allais voir les opérettes d'Alibert et de Vincent Scotto qui passaient obligatoirement devant la « censure » du public marseillais avant de « monter » à Paris. Déjà les fausses pierres en carton-pâte des décors des « Gangsters du Château d'If » m'avaient fortement intrigué.

Il n'y avait alors à Marseille, aucune place assez spacieuse pour accueillir les cirques et les manifestations de plein air. Le seul emplacement était un terre-plein non éclairé le soir situé entre le Cours Belsunce, la Poste Colbert, la Canebière et le Palais de la Bourse. On y venait le 12 ou le 13 juillet admirer le feu d'artifice donné par les Tissus Chaillot, avant celui de Monsieur le Maire.

J'avais été étonné, à chacune de mes visites avec mes parents, pour voir un spectacle en plein air, de constater que les rares voitures qui venaient stationner sur cet espace se garaient contre d'énormes bordures de trottoir qui sortaient à peine du sol. « Pourquoi des trottoirs ici, me disais-je toujours, alors que le sol est en terre battue et qu'il n'y a pas de route ? ». À peine âgé de cinq ou six ans, je suis longtemps resté sans réponse.

Plus tard, adolescent, j'habitais alors à Carry-le-Rouet. C'était un petit village situé à 25 Km de Marseille sur la Côte Bleue. Le grand acteur Fernandel (le père, Fernand « le fils d'Elle »...) y demeurait presque toute l'année, et souvent allait à la pêche à bord de sa « Bête », une barque marseillaise. Lorsqu'il sortait en mer sur son bateau, il n'omettait jamais d'arborer un magnifique drapeau bleu, blanc et rouge qui flottait bien haut. Officiellement, il ne souhaitait pas qu'on le reconnût, mais officieusement, c'était un moyen imparable de le faire.... Et puis, à cette époque, qui n'est pourtant pas si lointaine, chaque propriétaire de bateau était fier d'être Provençal et Français.

J'aimais me promener à vélo et surtout à pied sur la côte. A cette époque, j'arpentais les « Chemins des Douanes », sautant de rocher en rocher, de Méjean jusqu'à Carro. J'avais alors commencé mes « prospections » au-dessus de la Plage du Rouet, sur le Cap de la Vierge situé face à Marseille et qui est un très ancien oppidum... Légèrement à côté de la Plage du Rouet et en – dessous de cet oppidum, là où se trouvent maintenant les immeubles « Les Terrasses », je m'étais mis à fouiner dans des grottes où les Hommes du Néolithique avaient laissé des empreintes et des silex...

Lors de mes promenades, j'avais trouvé à plusieurs endroits des vestiges de sentiers relativement larges et terrassés, qui avaient dû être très bien entretenus dans le passé, creusés dans les rochers par endroits et dont seules quelques portions subsistaient çà et là... Toutefois, l'intrigue était telle, que je décidais d'arpenter un à un ces « morceaux » de route, au départ de chacun. J'arrivais ainsi à une sorte d'éperon, dominant la mer de quelques dizaines de mètres, formant un cap, et sur lequel se trouvait tout un amoncellement de pierres avec un enchevêtrement de vieux fils de fer barbelés, souvenirs de la dernière guerre.

Après plusieurs visites, je compris que ces pierres, n'avaient pas été posées là par hasard, et que les murets ne dataient pas de la même année que les blockhaus proches, mais qu'en fait, elles n'étaient autres que des restes d'habitations extrêmement anciens. J'ai su par la suite que ces vestiges dataient du Néolithique. Il m'est arrivé, à plusieurs reprises, d'y faire venir des groupes de parents et d'enfants pour leur montrer ma découverte et ramasser quelques morceaux de poteries.

Je découvris aussi, sous le niveau de la mer, des sortes de très vieilles carrières où les blocs de pierre semblaient avoir été découpés sous l'eau. Plus loin, comme des restes de remparts taillés à même la roche, et un peu plus loin encore, cette fameuse « route » entaillée de rigoles qui s'entrecoupaient, ressemblant à des rails de chemins de fer, avec leurs aiguillages, mais à 15 ou 20 cm de profondeur.

Une nouvelle fois, je me posais des questions sans pouvoir y répondre. Sans doute était-ce un ancien village de pêcheurs ? Mais pourquoi taillaient-ils des pierres sous l'eau ? Ce n'est que beaucoup plus tard, alors qu'à Marseille se construisaient les Tours du Centre Bourse, en face du Cours Belsunce, que je compris :

Les fameuses bordures de trottoirs sur lesquelles je sautais, gamin, n'étaient que les hauts des murs d'enceinte de notre cité phocéenne, la Massalia antique des premiers Grecs. Le terre-plein fut longtemps demeuré terrain vague au cœur de Marseille. Qui pouvait se douter que de telles merveilles étaient enfouies à cet endroit et qu'un enfant, il y a des années, pouvait s'en amuser ? Aujourd'hui les vestiges sont visibles de tous. Les hauts des murs roses trônent fièrement au milieu des cyprès. C'est ainsi que je fis la relation entre ces blocs de pierres, les morceaux de routes et le vieux village vers Carro. J'avais enfin une réponse à mes deux questions. La pierre rose de

la Couronne et de Carro était amenée par route sur de lourds chars qui creusaient de leurs roues le rocher, puis conduite vers les quelques plages des environs, où, par bateaux, elle atteignait Marseille, pardon Massalia. Le niveau de l'eau avait monté depuis plus de 2000 ans et la carrière « sous l'eau » s'expliquait ainsi. Le Mur de Crinas et les remparts de la cité phocéenne furent construits avec cette pierre rose. En complément, une carrière fut ouverte plus tard par les Massaliotes près du Quartier de Saint-Victor, mais la pierre en était grise. Des Temples dédiés à Apollon et Artémis d'Ephèse furent érigés sur la butte Saint-Laurent et la butte de l'Hôtel-Dieu. Et plus tard, avant même que je fisse partie des membres du Club Alpin Français, j'étais encore fort intéressé par ces pierres, et par ma ville, qui ne ressemblait pas à ce qu'elle est devenue maintenant.

La pierre rose fut employée aussi vers 410 – 415 par Honorat qui l'utilisa pour son monastère de Lérins, et par Jean Cassien pour l'Abbaye de Saint-Victor. Il en est de même pour l'arcade, seul vestige de mon école des Présentines, Place d'Aix, qui était à l'origine un couvent, puis une prison pour femmes sous la Révolution française. Ce bâtiment était construit contre un aqueduc qui apportait l'eau à Marseille au Moyen – Age. Cette unique arcade est encore visible, noire, car non restaurée, près de la façade du Conseil Régional... En 848, Marseille fut pillée et une enceinte fortifiée construite avec cette même pierre prit jour grâce à Babon, sur la butte Saint-Laurent. Cette pierre rose servit également en 1423 pour la reconstruction de la Tour Maubert qui devint la Tour Saint Jean. C'est sous Louis XIV que fut édifié le Fort Saint Nicolas, que fut transformé et aménagé le Fort Saint Jean, que fut bâti l'Hôtel de Ville, sans oublier les Arsenaux des Galères toujours avec la même pierre.

-o-

Si en revanche, on observe le Palais de la Bourse, on constate que la pierre n'est pas rose, mais jaune. C'est de la pierre de Fontvieille. Le Bon Roi René la préféra, ainsi que la Grisette de Beaucaire, à celle des Baux pour son château à Tarascon... Pierre Puget, aimait travailler une pierre jaune, beaucoup plus fine que celle de Fontvieille. Son ancienne maison de campagne où se tient actuellement le lycée Saint Thomas d'Aquin à la rue Dieudé à Marseille, lui a sans doute inspiré les Cariatides, hélas à l'abandon, à l'angle de la rue Nationale et du Cours Belsunce. Les statues surmontant la porte d'entrée sont aujourd'hui malheureusement en proie aux noirceurs des échappements des voitures.

La pierre grise, extraite près des Baux, servit à construire le Pont du Vallon des Auffes en 1863. Elle orne également les façades de l'Hôtel de Direction de la Compagnie des Docks à la Joliette, témoignage de la volonté de Napoléon III, de faire de Marseille « le pivot de la Méditerranée ». Mais le plus beau fleuron du Second Empire est sans nul doute la Préfecture, construite avec des pierres jaunes, différentes de celles du Palais de la Bourse, par la finesse du grain et par la nuance, car en Provence, il n'y a pas « une » pierre jaune, mais « des » pierres jaunes. Toutes différentes, plus ou moins teintées, aux grains plus ou moins fins, aux « odeurs »

plus ou moins suaves, et également plus ou moins « douces » à la paume de la main lors des « caresses ».

Napoléon III surnommé « le bâtisseur » ne s'arrêta pas là, et ses ingénieurs utilisèrent largement cette belle pierre jaune pour les immeubles du Boulevard Baille, du Cours Lieutaud, de la rue de la République, ex-rue Impériale. Les deux pierres grises et jaunes se retrouvent aussi dans les constructions de la Bibliothèque, du Palais du Pharo, du Palais de Justice, du palais Longchamp, et bien sûr pour une partie de l'édification de Notre Dame de la Garde. Van Gogh a sans doute, lui aussi, été ébloui et inspiré par cette belle pierre jaune de Provence lorsqu'il a peint sa « Petite Maison jaune » en Arles, en mai 1888. L'odeur du vent qui souffle sur les pinèdes donne à cette pierre un pur parfum d'élixir. DAUDET s'est rendu compte de tout cela et ce ne sont ni le Révérend Père Gaucher ni monsieur SEGUIN depuis le fenestron de son moulin qui peuvent le contredire...

La plus jeune des pierres du Midi, et aussi la plus connue aujourd'hui, est sans nul doute, la pierre de Rognes. En regardant cette espèce de « molasse », jaune elle aussi, on peut distinguer entre les coquilles, des os de vertébrés marins, des dents de poissons, et même des plaques de carapaces de tortues... Aix a préféré cette pierre pour les façades de ses immeubles les plus « communs ». S'il s'agissait d'immeubles « cossus », voire d'hôtels particuliers, nos ancêtres utilisèrent la Calissanne, blanche et fine, près de l'Etang de Berre, où existe un autre village néolithique, ou bien encore la pierre de Bibémus, si soyeuse au regard. Outre la pierre blanche de Calissanne, ont été utilisées la pierre verte de Florence, et le marbre rouge de Vitrolles pour l'édification de la Cathédrale de Marseille.

Les Romains, dans l'arrière-pays, extrayaient la pierre du côté de Castillon ou de Vers. Celle – ci, jaune également, servit à construire beaucoup de monuments et d'arcs de triomphe, ainsi que le célèbre Pont du Gard. D'où l'appellation : la pierre dite du « Pont du Gard ».

L'autre pierre très employée en Provence, c'est entre les touffes de lavandins et les oliviers qu'il faut aller la chercher. Elle fut, jusqu'à ces dernières années « la » pierre à bâtir par excellence. Il s'agit de la pierre du Lubéron. Docile à la taille mais très résistante, et puis aussi si douce à l'œil !!! On la trouve partout : sur le palais des papes à Avignon, sur la Fontaine de Grimaud. L'on y trouve l'ensemble des différents gris qui existent, parfois veinés de jaunes, de rouges.

Si le Palais des Papes à Avignon, forteresse dont les fondations et les premiers murs datent du temps des Cathares, terminé au XIV^{ème} siècle demeure aujourd'hui encore intact, malgré les assauts qu'il connut, c'est en partie grâce à la robustesse de cette pierre. C'est en fin d'après – midi qu'il faut l'admirer, lorsque la lumière baisse et que l'ombre des Papes qui l'ont habité se noie dans l'espace minéral du Palais. La pierre devient magique...

Le poète disait : « La pierre du Lubéron a sa couleur qui se prend telle qu'elle est, là où elle est » pendant qu'un autre songeait : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? »... Que dire de plus ? Que rajouter de plus au camaïeu gris-rose sur les murs et les toits de Lourmarin à la sobriété des tons jaunes et noirs cisterciens de

l'Abbaye de Sénanque, à la chaleur des pierres grises des maisons de Bonnieux entre le vert profond des cèdres et le bleu perpétuel du ciel ou du gypse vert de Mazan sur fond de forêt de lavande mauve... Que dire de plus pour les murs d'un simple village ?

Elle fut employée aussi par les Romains pour la construction du pont de Vaison-la-Romaine qui résista, il y a quelques années aux pluies torrentielles de l'Ouvèze... Mais sous la dénomination pierre du Lubéron, se dissimulent une multitude de variétés : par exemple celle qui sort des carrières de Buoux, et qui se nomme la pierre blanche d'Espeil ; ou bien encore celle que l'on retrouve dans les souterrains d'Oppède, et que l'on appelle l'Estailade si blanche au milieu des cerisiers. Ou celle encore que l'on retrouve sur les murs d'un certain Château, extraite à Lacoste ou à Ménerbes. La pierre, ce château, et l'endroit furent mondialement connus un petit matin de décembre 1771, lorsqu'un jeune homme de 31 ans, au passé déjà lourd, est venu se faire « oublier » en Provence, sur les conseils de sa famille. La pierre de Lacoste eut sa réputation grâce au Marquis de Sade...

On peut parler également de la pierre des Baux, dont les anciennes carrières théâtrales ont fait rêver plus d'un Jean Cocteau, d'un Jean Villar, et d'un Gérard Philippe.

Tout près de là on rencontre les « Baumes du Roucas ». C'est du calcaire blanc, qui semble dur, mais qui est comme de la pâte à modeler et qui se « travaille » très facilement. Un trou était une cheminée, un autre le foyer. Il suffisait à nos anciens de prendre une pioche pour qu'ils se fassent une armoire ou agrandissent leur demeure d'une ou plusieurs pièces... Le temps des troglodytes est révolu, ou presque.

Tant que cette longue promenade ne vous a pas encore trop fatigués, je voudrais vous faire « jeter un œil » sur les murs en pierres sèches des bories. La Provence regorge de ces constructions plusieurs fois centenaires, à l'architecture millénaire. Il y a celles de Gordes, ou plus haut sur la Durance, celles de Ganagobie, ou mieux encore, celles du Contadour. C'est là que Jean Giono a écrit tant de belles pages, assis sur des pierres blanches, humant les effluves de thym et de lavande que transportaient les vents. Ces bories étaient toutes bâties avec les pierres blanches, trouvées sur place. Ces pierres se « montaient » sans ciment ni enduit. Chacune était posée sur l'autre, comme pour un igloo. La voûte et le toit tenaient parfaitement en place grâce au poids. Cette technique de construction remonte à la nuit des temps. Ces abris, pour bergers et animaux, gardaient la chaleur en hiver et la fraîcheur en été.

-°-

Il se fait tard, et il faut déjà songer au retour. Pourtant, si vous avez envie de voyager plus loin dans cet univers minéral de Provence, alors faites que vos pas vous

guident près d'Apt, à Roussillon. Venez voir le village ensanglanté de Delphes la Rouge où se marient bien volontiers, les ocres violets, rouges, jaunes, et ceux plus loin de Gargas. Regardez aussi ceux de Saint Saturnin, de Mormoiron ou ceux de Ville sur Auzon, et les roches mordorées et nacrées de Rustrel. Nous sommes au Pays du Colorado provençal !

Et que dire du marbre de Roques Hautes, près du Tholonet, tellement rustique qu'il ressemble à des tranches de « fromage de tête » lorsqu'on le coupe ? Il est constitué en fait de galets plus ou moins gros et dépareillés, de couleurs allant du beige clair au marron foncé... Lorsqu'on connaît la géologie de ces lieux, on sait que ces galets sont, pour la plupart, des œufs de dinosaures, l'admiration en est que plus grande.

Et puisqu'on parle de couleurs, il y a même la couleur noire du charbon, du côté de Gardanne et de Mimet.

Pour terminer ce périple, et sans vouloir vous fatiguer plus longtemps, sans aller jusqu'aux carrières de marbre rose de Brignoles, mais en restant près de chez nous, venez caresser la pierre de Cassis : elle est dure et belle, toute simple. Il n'y a pas tellement longtemps encore, cette pierre trônait dans les cuisines, à la place des éviers. Mais combien cette pierre est dure sous les mains lors d'escalades et sous les pieds des randonneurs !!!

Tout le monde n'est pas né sous le Garlaban « couronné de chèvres au temps des derniers chevriers ». Mais qui n'a pas eu soif sur les sentiers de Jean de Florette en rentrant sur Marseille, après une longue et belle promenade, par le simple fait d'apercevoir la mer au loin ? Qui n'a pas eu ce jour -là, en fin d'après-midi, lorsque le soleil décline à l'horizon sur la mer et les collines de Marcel Pagnol, la tête pleine de vent, d'odeurs et de pierres ? Ainsi prend fin cette randonnée, dans le Sud Est proche de Marseille, des temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Je n'ai pas tout dit, tout raconté, loin s'en faut. Au risque d'avoir été trop long et ennuyeux, j'ai essayé de vous faire partager ma passion pour ces couleurs, ces odeurs, ces histoires. Au hasard de mes pas, j'ai pu côtoyer nos ancêtres, des hommes aux mains et aux pieds écorchés par ces pierres et sur ces pierres, sous le soleil torride, ou gelés par le mistral, avec tout simplement les pins, les cigales et la mer..., devant..., à l'infini...qui se noie avec le soleil.

~°~

Oubliés sous mes pas, des cailloux, maintes fois,
...**B**éguins des roncières où leurs corps se prélassent,
...**J**ètent dans mon esprit des troubles qui s'enlacent,
...**E**t j'écoute leurs cœurs qui m'ouvrent d'autrefois...

" **T**émoins des jours heureux quand résonnaient leurs chants,
...**S**ous d'amères saisons aux cieux souvent rudes,
...**I**ls n'avaient que nos poids pour seules certitudes :
...**N**ous étions aux sols les moissons de leurs champs.

...**A**ux creux de la garrigue et sous les plus grands pins,
...**N**ous guettions le jour pour voir leurs mains cagneuses...
...**I**ls ramassaient partout, cherchant les précieuses,
...**M**ais ne rejetaient pas chaque bons gagne pains.

...**E**n chacune de nous, ils avaient des égards,
...**S**ous chacun de nos coins, ils caressaient nos formes
...**A**vec tant de douceur que des flammes énormes
...**V**ibraient sous la sueur tombant sur leurs regards.

...**E**t puis ils nous rangeaient selon nos beaux atours :
...**Z**èbres de filets roux ou douces veines jaunes,
...**V**ertes comme l'olive et bleus des mers d'automnes,
...**O**ffrant à chaque mur des bijoux en pourtours.

...**U**n logis était fait que d'autres commençaient :
...**S**ans souci du labeur, ils montaient des villages
...**D**epuis chaque maison jusqu'aux plus beaux dallages
...**O**u d'une belle église et ses toits élancés...

...**N**ous ignorons pourquoi les hommes sont partis...
...**C**e fut lent mais profond, tels des lacs qui se vident,
...**U**ne très lente mort, des orbites livides...
...**N**uls contes plus brillants ne furent tant nantis! "

...**E**t je sais qu'elles parlent à qui sait s'émouvoir ;
...**A**lors vous jurerez, disant vos amertumes :
...**M**urets de mon pays, pour vous cailloux posthumes,
...**E**ndormez-vous en paix, je sais vous percevoir.

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? »

© Robert Bonnefoy, le 14 août 2006